

ALAIN BERLINER

Rencontre avec le réalisateur



**«MA VIE EN ROSE»
est l'histoire d'un petit garçon qui pense qu'il est une petite fille**

Lorsque Ludovic dit « Je suis un garçon, mais plus tard je serai une fille », pour lui, c'est évident, c'est comme s'il disait « Plus tard, je serai grand ». C'est inéluctable.

Les enfants vivent dans un monde de possibles, poétique et ouvert, où la frontière entre le réel et le rêve

n'existe presque pas. Rien n'est défini, rien n'est définitif.

Au contraire, les adultes ont une vision déjà assujettie aux apparences, aux codes sociaux, à ce qui est normal et à ce qui ne l'est pas.

Pour eux, c'est bleu pour les garçons et rose pour les filles.

**«MA VIE EN ROSE»,
c'est l'éternelle histoire des regards de travers,
des jugements de voisinage, des ragots,
de la honte face à ce qui est différent**

Le travestissement et les problèmes d'identité sexuelle sont souvent traités au cinéma dans le registre comique. Ici, c'est l'innocence et l'incroyable certitude de l'enfant qui font que ses questions deviennent émouvantes. Et qu'on peut les comprendre.

Pour les parents, c'est un vrai courage d'accepter la différence de leur enfant. Parce que ce qui les terrorise, c'est qu'eux-mêmes deviennent différents, que les

autres ne les voient plus de la même manière.

Pour moi, il y a autant de miroirs que de voisins. Quand une de ces images devient déformante, on fait tout pour l'évacuer.

J'avais envie de raconter l'histoire de ce courage, de ce cheminement vers l'acceptation. Tout au long du travail sur ce film, je n'ai jamais cessé de me dire que si cela m'arrivait, je ne saurais pas comment réagir.

C'est beaucoup plus facile d'être un garçon manqué qu'une fille manquée

Chris Vander Stappen, la scénariste, a choisi de raconter l'histoire d'une fille manquée justement pour cette raison. On accepte mieux la masculinité des femmes que la féminité des hommes. L'enjeu était plus fort. Un garçon qui pense être une petite fille, ça remue une peur assez profonde chez les hommes de ne pas être à la hauteur d'une image, celle de la virilité.

Mais moi, j'aime bien recevoir des fleurs. Ma femme le sait bien. D'ailleurs, dans mon dernier

court métrage, je raconte l'histoire d'un homme qui tombe amoureux d'une rose.

Le travail d'écriture a été long, justement parce que c'est un sujet qui se trouve toujours sur la corde raide. Chris a su trouver des images fortes pour évoquer le drame vécu par Ludovic et sa famille. Au final, l'élaboration du film est l'œuvre du trio scénariste-réalisateur-producteur. Chacun y met une part importante de lui-même.

Je veux traiter les sujets de mon époque

Aujourd'hui, il y a une redistribution des cartes : les frontières entre le féminin et le masculin sont de plus en plus floues. Ne serait-ce que dans la cellule familiale où les rôles du père et de la mère sont devenus interchangeables. Si la réaction des adultes est si violente, c'est parce qu'au-delà de la pure question de l'identité sexuelle, d'autres questions se posent : quelle est ma place dans le monde, qui suis-je ? Ludovic veut devenir ce qu'il pense être au fond de lui.

C'est un sujet qui n'a, je pense, jamais été traité à cet

âge-là, à l'âge où la question de l'identité sexuelle se pose. Cela étant, on ne s'intéresse pas au devenir de Ludovic. L'épisode de sa vie que l'on raconte dans le film sera peut-être plus tard sans conséquences ou au contraire débouchera sur un véritable questionnement. On ne sait pas et c'est pour ça que la fin du film est assez ouverte. C'est pour cette raison aussi qu'il n'y a pas d'explication psychologique dans le film, parce qu'il y en a vraisemblablement plusieurs et que finalement cette problématique reste difficile à cerner.

J'aime bien que, comme dans une œuvre de Magritte, il fasse jour et nuit en même temps.

« **M**a vie en rose » est à mi-chemin entre la comédie et le drame, le rêve et la réalité. J'aime le mélange, au cinéma, du probable et de l'improbable. Les parties oniriques du film, avec l'intervention magique de Pam, l'héroïne de Ludovic directement issue d'un feuilleton télé, permettent d'entrer dans l'imaginaire de l'enfant. Ludovic est très clair dans ses actes mais il parle peu. Il se réfugie dans le rêve et l'imagination, c'est pour lui

comme une respiration. Moi, quand j'étais petit, je m'étais inventé un domaine en Afrique où j'allais souvent en jet privé. Carole Scotta, la productrice, quand elle était enfant, était persuadée qu'en battant très fort les bras, elle s'envolerait.

Plus on avance dans la vie, plus il y a des barrières qui rétrécissent le champ des possibilités. La vie me semble être une sorte d'entonnoir. C'est pour ça que je fais du cinéma : pour continuer de tout inventer.